

La dernière traversée

Le *State of Haryana*, un cargo-passagers, était arrimé à un quai au loin dans une brume diaphane, son unique cheminée noire cerclée de deux anneaux de fer crachant mollement un léger filet de fumée. Il contempla la longue coque blanche, rouge sous la ligne de flottaison, et les deux rangées superposées de canots de sauvetage qui masquaient les cabines. C'était un beau navire, pensa-t-il, qui s'apprêtait pour son dernier voyage du Kenya vers l'Inde.

Comme il était trop tôt pour embarquer, il erra une partie de la journée entre les murs blanchis de Mombasa, aux relents déjà plus indiens qu'africains. En milieu d'après-midi, une foule qui retournait au pays, des centaines d'hommes en turban et des femmes en sari s'efforçant de régenter leur turbulente marmaille, s'était agglutinée en plein soleil près de l'échelle de coupée. Il repéra à l'écart quelques voyageurs au long cours, sacs posés à terre, qui comme lui allaient changer de continent. Derrière une table en bois au pied de l'échelle, un douanier famélique donna le signal de l'embarquement. La foule s'ébroua ; chacun ramassa son paquetage ou sa valise. Une interminable procession se mit en place et s'engagea à petits pas sur l'échelle. Quand vint son tour, après une patiente attente, le douanier tamponna machinalement son passeport. Quelques heures encore passeraient avant que le *State of Haryana* finisse par lever l'ancre.

Il ne jeta aucun coup d'œil aux cabines des deux ponts supérieurs ; c'étaient celles d'un autre monde. Pour le prix de son billet, celui d'un bon repas dans un restaurant d'une ville occidentale, il passerait douze jours à fond de cale, nourri dans une cantine sans fenêtre avec cependant la possibilité de passer les journées dans la brise marine, sur le pont principal. Il n'en demandait pas davantage.

Il consulta un numéro inscrit en gros chiffres sur son billet. La couchette 357 se trouvait dans l'entrepont, autant dire à fond de cale, dans un immense espace sans murs cloisonnés par de solides barreaux en fer verticaux semblables à ceux d'une prison. La lumière crues des tubes fluorescents palliait faiblement celles des hublots, accentuant l'atmosphère carcérale du lieu. Aussi loin que portait son regard, ce n'étaient que des grilles et des barres parmi lesquelles des centaines de passagers, des familles entières, hommes en costumes, femmes en saris bigarrés et enfants à présent étrangement silencieux, défaisaient des sacs et des baluchons, ouvraient des valises sur des banquettes en

bois, avec l'appréhension de la traversée à venir. Comme toutes les mers du globe, l'océan Indien a ses humeurs.

Il voyageait léger ; il déposa sous la banquette son sac à dos, un modèle plus approprié pour une escapade d'une journée que pour un voyage au long cours commencé depuis plus d'une année déjà. L'intimité comme la sécurité des bagages étaient nulles. Mais il n'était pas inquiet car d'innombrables yeux veilleraient partout et en tout temps sur ce qui se passerait dans ce dortoir qui tenait aussi de la cage à poules. Dehors, l'équipage remonta l'échelle de coupée. Le *State of Haryana* fut dès lors inaccessible.

Le dîner fut servi tôt, dès dix-neuf heures, dans un local étouffant bas de plafond, dépourvu de fenêtre, qui le faisait ressembler à l'intérieur d'une boîte à biscuits métallique. Un banc et des tables en tôle astiquée, rivées au sol, en faisaient le tour. Des familles se dépêchaient de finir leur repas dans d'appétissantes effluves de cuisine épicée. Il chercha du regard des voyageurs avec lesquels il aurait pu se lier d'amitié, le temps de la traversée, mais il n'en aperçu aucun.

Il lui fallut attendre longuement son tour dans la queue des passagers qui, de temps en temps, s'ébranlait de quelques pas au moment où la salle de vidait, et que filtrait un marin adipeux revêché, les services se succédant rapidement.

Le hasard le plaça à côté d'une voyageuse éthérée vêtue d'un sarouel de couleur crème comme il en avait vu des femmes en porter à Khartoum, au Soudan. Il l'aurait davantage imaginée sur la route des Indes, celle qui franchissait l'Iran, l'Afghanistan et le Pakistan, plutôt que par l'Afrique, une voie plus difficile en raison de l'inévitable traversée de pays troublés. Il tenta un semblant de conversation avec la jeune femme, suscitant aussitôt les aboiements véhéments du portier : « *Silence ! Ne parlez pas ! Mangez ! D'autres attendent dehors !* » La tête baissée, ils attaquèrent dans le tintinnabulement des couverts, sous le regard ombrageux du portier, le riz biryani copieusement servi dans un plateau en fer compartimenté, accompagné de diverses sauces. Puis tout le monde quitta la salle sous les regards de ceux qui attendaient leur tour. Il retourna vers sa couchette plongée dans la lumière spectrale des tubes fluorescents qui éclairaient faiblement le dortoir mais ne s'éteignaient jamais.

Aux premières lueurs de l'aube, une secousse ébranla le navire, suivie du rythme ample et lent des machines. Le *State of Haryana* larguait les amarres. Le grondement lancinant des machines et la promiscuité

n'incitaient guère à rester enfermé dans la moiteur de l'entrepont. Il monta vers l'air libre. Les dernières lumières du ports se mêlaient à celles du jour naissant.

Le petit-déjeuner était servi dans un salon aux velours fatigués. Il se rendrait compte par la suite que chaque matin, l'heure serait reculée de quinze minutes pour compenser le décalage horaire au cours de la traversée qui se déroulait vers l'Est, et que chaque matin le réveil serait plus laborieux. Il espéra croiser dans ce salon si kitch la voyageuse de la veille mais il n'en fut rien. Il ne la rencontra pas davantage sur le pont mais n'en conçut ni déception ni frustration. Il la savait présente quelque part sur le navire.

Des Suisses obtinrent d'un marin le privilège de visiter la machinerie. Un petit groupe parmi lequel se trouvait l'énigmatique voyageuse les accompagna à travers les coursives beige et d'étroits escaliers jusque dans les tréfonds du navire. Il n'eut que le temps d'obtenir d'elle son prénom, Cynthia, au moment même où une lourde porte métallique libéra un vacarme à ce point assourdissant qu'il interdisait toute conversation. Une passerelle courait tout autour de la salle des machines. Elle dominait les deux énormes moteurs diesel Doxford de quatre cylindres chacun, laqués de peinture verte, d'où émanaient les axes d'acier poli dont la rotation actionnait les hélices. « 5 900 cv chacun ! » hurla le marin aussi fort qu'il le put, sans toutefois être certain d'avoir été entendu.

Le temps s'étant couvert, la mer avait blanchi. Des nuées de poissons volants bondissaient hors des flots en battant frénétiquement l'air de leurs nageoires avant de s'abattre, épuisés, une centaine de mètres plus loin. À l'étrave, des dauphins faisaient la course avec le navire qui traçait imperturbablement sa route sur une monotone mer d'huile. Malgré la puissance des moteurs et le large sillage qu'il laissait derrière lui, le navire semblait ne pas avancer sur la mer étale. Il espéra quelque tempête qui apporterait un peu d'animation dans un voyage qui s'annonçait trop calme. La nuit, le plancton agité par la faible houle allumait des luminescences verdâtres.

Il parvint à échanger quelques mots avec Cynthia, des banalités essentiellement. Elle conversa dans un anglais approximatif, avec un accent qu'il ne parvint pas à identifier. Elle s'exprimait lentement avec une diction hésitante qui l'horripila et fut surpris d'apprendre qu'elle était new-yorkaise. Son nom figurait sur le manifeste, la liste des passagers affichée dans un couloir des secondes classes sur laquelle il s'empressa par la suite de la rechercher. Elle confirmait ses dires.

La conversation glissa sur sa vie étudiante, sur les excès certaines nuits de canicules. « *On avait passé de bons moments autour de la piscine* » raconta-t-elle d'une voix monocorde. « *...on est tous rentré dans la chambre... Couchés pour fumer de l'herbe... Il y avait de l'électricité dans l'air... Je ne sais pourquoi, tout le monde s'est déshabillé ...Tous à poil... Tout le monde a baisé avec tout le monde.* »

Il écoutait son laborieux récit avec ce regret de ne pas avoir vécu de telles frasques, de n'en avoir jamais eu l'occasion. Ces frasques conféraient à Cynthia une avance pénible pour lui dans un domaine qui lui avait jusqu'à présent échappé. Il s'étonnait de la facilité avec laquelle des jeunes femmes à peine rencontrées se livraient sur des sujets les plus personnels, les plus intimes, voire les plus scabreux, faisant de lui le confident privilégié de leurs tourments affectifs, mais se gardant pour quelque obscure raison d'en faire leur amant. Il restait confiné dans le strict rôle du régulateur des coups d'une nuit et des infortunes amoureuses.

Au quatrième jour de traversée, des côtes montagneuses apparurent dans la lumière triste d'un temps bouché. C'était Silhouette, un îlot de l'archipel des Seychelles que le navire dépassa pour accoster à Mahé, la principale île où il ferait escale pendant quelques heures. Une vedette, le *Sangdragon*, s'arrima à l'échelle de coupée, embarqua les rares passagers qui désirèrent visiter Victoria, la capitale de ce petit état insulaire hautement touristique, et les déposa à l'extrémité d'une jetée. Cynthia préféra rester à bord du bateau.

À l'imagerie fantasmée d'une île paradisiaque, dans un écrin de plages éblouissantes de blancheur et de cocotiers langoureusement incurvés sur des flots d'un bleu intense, se substitua la déprimante vision d'une morne rue pentue bordée de maisons en bois et de palmiers qui ruisselaient sous un crachin breton. Une affiche peinturlurée accueillait les visiteurs : *Kreyòl mwen, richès mwen !* « mon créole, ma richesse ». Des tirs de mine – qu'est-ce que cela pouvait être d'autre ? – secouèrent la ville. Après un arrêt prolongé au comptoir du bar « Le Pirate » presque désert où il s'ennuya un instant, il regagna le navire.

Le *State of Haryana* changea brusquement de direction et mis le cap vers le nord-est en direction du sous-continent indien. Il franchit l'équateur dans la nuit, sous les étoiles. Le temps s'était amélioré. Il s'attarda sur le pont ; c'était autant d'heures soustraites au séjour dans le lugubre dortoir surpeuplé.

Le pont était désert. Cynthia émergea de l'obscurité et s'accouda près de lui au bastingage, entre le ciel noir et la noirceur des flots qui

clapotaient contre la coque dans le rythme sourd, lent et binaire des machines. Elle avait troqué sa tenue soudanaise pour un sari indien au drapé compliqué. Il se rapprocha d'elle puis elle de lui. Il l'enlaça. Sa main glissa sous son sari et enveloppa la rondeur de son sein.

Elle s'éloigna du bastingage, ce qu'il interpréta à tort d'abord comme un refus implicite, et le précéda jusqu'à un banc à lattes sous la timonerie, loin du bruit cadencé. Quelques étages au-dessus, dans la passerelle abondamment éclairée, les hommes de quart surveillaient l'horizon.

La sinuosité du siège et du dossier favorisait un abandon des corps plus propice à la lascivité que la rudesse des barres du bastingage. À demi allongée, les jambes tendues et la tête rejetée en arrière, Cynthia s'offrait aux caresses. Il entreprit une méticuleuse exploration textile. Sa main s'égarait dans le fin tissu du sari, se fourvoyait dans l'impasse d'un repli, repartait à la recherche d'un passage qu'elle finissait par découvrir entre deux couches, se rapprochant inexorablement de la peau. Chaque niveau supplémentaire de cette exploration s'accompagnait de l'appréhension d'aller trop loin, de la voir se lever puis disparaître aussi mystérieusement qu'elle était apparue. À chaque nouvelle couche dans laquelle sa main se glissait avec des précautions de démineur, il surveillait avec une attention inquiète le beau visage de Cynthia qui n'exprimait qu'un détachement de mauvais augure. Au satiné du tissu succéda enfin le sensuel grain de la peau. Elle tressaillit lorsque la main à présent libérée de toute entrave se laissa couler jusqu'à l'orée d'une toison.

« *On peut nous voir* » chuchota-t-elle avec son étrange accent en se dégageant sans trop d'empressement. « *Il n'y a personne* » répondit-il en immobilisant sa main. « *Il y a quelqu'un* » insista-t-elle. Avait-elle réellement aperçu un intrus ou s'inventait-elle une présence justifiant qu'elle mette un terme aux audaces tactiles, Elle se releva vivement. « *Tu perturbes ma vie* » lui lança-t-elle à voix basse en regagnant sa couchette.

Le lendemain, elle sembla avoir tout oublié ; du moins, toujours aussi lointaine et énigmatique, elle s'abstint de toute forme d'allusion à ce qui s'était passé la veille. Elle avait rejoint un groupe de voyageurs indifférents au crachin qui mouillait le pont. Il la trouva vautrée dans les bras d'un routard à l'accoutrement *peace and love* bigarré, qui lui convenait sans doute mieux que l'allure d'aventurier réchappé des révolutions, veste mao dont il avait découpé le col et les manches à grands coups de ciseaux, et jean usé, dont il n'aurait pu se défaire. Il en éprouva un léger pincement au cœur mais s'interdit tout reproche.

De jeunes indiens vêtus à l'occidentale partageaient avec le groupe des voyageurs des joints de ganja, des brindilles noires moins planantes que le cannabis, très répandues dans l'Est africain et moins onéreux. Mi-assis, mi-couché, un Suédois maladif, le visage émacié, les yeux qui semblaient avoir été passés au lance-flammes et le cheveu rare, était agrippé à une Anglaise allongée, bermuda coloré à grosses fleurs, la chevelure ondulante s'écoulant sur le chemisier jaune translucide sous lequel pointaient ses seins. Ronnie, un Anglais peintre à ses heures, se vantait en sa présence d'avoir couché avec elle à l'insu du suédois ; au cannabis, elle préférait les barbituriques et les amphétamines, mais ils étaient introuvables sur le navire. « *Pas un bon plan* » commenta laconiquement Ronnie à son propos « *sauf pour le cul* ». « *Elle change tout le temps de nom* » lui apprirent discrètement Ken et Tom à propos de Cynthia. Elle serait d'origine yougoslave. Elle n'avait pas été vue à l'Hydro Hotel, un point de passage incontournable, sinon obligé, des routards à Mombasa. Peut-être s'était-elle rendue directement du train au port.

Il n'avait que faire du pedigree de Cynthia. « *Tu veux voir Dieu ?* » lui demanda le routard qui avait eu un instant les faveurs de Cynthia. Il accepta, tira une grande bouffée qui lui donna un peu le vertige. « *Alors ?* » l'interrogea le routard sûr de la qualité de sa ganja. « *Alors, rien* », répondit-il. Il contempla l'océan au plus près du navire, tenta de se représenter les kilomètres d'eau jusqu'aux fonds abyssaux plongés dans une obscurité éternelle, habités par d'incroyables créatures. Il n'avait pas besoin de ganja pour laisser vagabonder son imagination.

Un couple de voyageurs accablé l'interpela un matin et l'informa, catastrophé, que le président français était mort. Il reçut l'information dans l'indifférence la plus totale. « *Ton président ! Le Président de la France ! Il est mort !* », insista la jeune femme presque en larmes. Rien n'y fit ; la nouvelle le laissa de marbre. « *Tu n'es donc pas triste ? Tu n'éprouves rien ? Chez nous, quand un président meurt, c'est un drame national et dans chaque famille, c'est un grand malheur. Tout le monde est très triste, tout le monde pleure.* » Eh bien non. Il ne connaissait pas le président, le président ne le connaissait pas. Il n'en avait que faire de son décès. Un autre lui succéderait.

En quelques heures, le temps vira de nouveau au gris, Cynthia déballa sur le pont un grand sac en toile qu'elle portait en bandoulière, extrayant un livre de très grand format dont l'épaisse couverture noire frappée d'un pentagramme argenté. Il s'interrogea sur les raisons qui l'avaient

amenée à s'encombrer d'un objet aussi pesant, mais peu désireux d'en savoir davantage.

Assise en tailleur, elle feuilleta quelques pages chargées d'enluminures et de gravures médiévales. « *Tu veux devenir une sorcière ?* » lui demanda-t-il. « *Plus que cela* », répondit-elle. Devant son peu d'empressement à se plonger dans la lecture de cette encyclopédie des superstitions, des intolérances et des bûchers, elle referma le livre, se leva, lui dit « *Viens* », puis elle le conduisit sans mot dire à travers des coursives jusqu'à la salle des douches collectives réservée aux passagers l'entrepont. Elle était ouverte à certaines heures aux hommes, à d'autres moments aux femmes et aux enfants. Entre ces deux créneaux, le local était désert.

Cynthia poussa une lourde porte en fer. Elle s'ouvrit sur une salle qui aurait pu être celle d'une usine vidée de ses machines, aux murs goudronnés et au plafond bas. Les rangées de pommes de douches en zinc rongées par le tartre, sous un complexe lacis de tuyauteries évoquaient chaque fois qu'il s'y rendait, et sans qu'il puisse s'en défaire, les images funestes de salles presque semblables qui en d'autres temps et en d'autres pays, étaient l'antichambre d'une mort programmée. Quelques hublots au verre dépoli par les embruns éclairaient la salle d'un jour parcimonieux.

La porte en fer refermée dans un claquement qui résonna dans la salle, il prit son temps pour régler la température de l'eau, s'interrogeant sur les intentions de Cynthia ; il la savait sans sous-vêtement. Elle laissa glisser son sari, dévoilant la régularité géométrique de ses seins qu'il ?décelée ainsi que le triangle parfait de son sexe. Il pouvait à présent se déshabiller. Elle se serra contre lui, cambrée sous la pluie tiède que les pommes de douche déversaient avec fracas tout autour d'eux, noyant le local dans une brume tropicale chaude et dense.

Il la coucha délicatement sur les caillebotis en bois entre lesquels se précipitaient les torrents d'eau, puis il la pénétra au rythme des machines dont la lente, puissante et régulière respiration envahissait tout le local. Il regardait son visage, ses yeux clos inondés de l'eau qui tombait dru et qu'elle goûtait la bouche entr'ouverte. Elle le bloqua de ses cuisses refermée. Ils restèrent ainsi longtemps, le corps martelé par les gouttes, bercés par les machines. Lorsqu'il tenta de se retirer, elle resserra l'étreinte de ses bras et l'emprise de ses cuisses et dans un filet de voix, elle murmura : « *reste* ».

De retour sur le pont où nul ne s'aperçut de leur absence momentanée, Cynthia manifesta comme de coutume une froide distanciation. Elle

n'exprima aucun sentiment et papillonna d'un voyageur à un autre avec la même désinvolture, se gardant bien de révéler le moindre indice quant à leur fugitive aventure. Il se demanda sans y accorder une excessive importance, lesquels des voyageurs elle avait déjà entraîné dans les douches.

La fin du voyage était proche, pour Cynthia surtout qui débarquerait à Goa. Il s'était laissé dire par des routards, à l'Hydro Hotel, que la longue plage était paradisiaque, habitée par une faune de hippies qui vivaient nus, mais qu'elle était aussi un nid à junkies qui passaient le plus clair de leur temps à fumer du cannabis et de l'opium et se piquer à l'héroïne. Les « grands voyageurs », les *world travellers* comme ils s'appelaient entre eux, dont il estimait faire partie, une distinction que Cynthia s'efforçait d'ignorer malgré leur divergence de *look* et de mode de vie, iraient jusqu'à Bombay, le terme de la traversée.

La nourriture devint moins bonne et les rations plus mesurées. Les sauces indiennes, le chutney, les pickles et le raïta, disparurent des coupelles en acier. Le goûteux riz biryani fut remplacé par un simple riz basmati. Les provisions s'amenuisaient. Au bar, le serveur rendait la monnaie en roupies seychelloises dont il se débarrassait, car le navire ne ferait plus jamais escale dans l'archipel, ce qui suscita une petite révolution parmi les routards. Il refusa obstinément de rendre la monnaie en roupies indiennes. Au terme de laborieuses tractations, il accepta de la remplacer par des pochettes d'allumettes. Elles présentaient la singulière particularité, après avoir été vigoureusement frottées contre la boîte, de ne pas prendre feu, sauf à terre sitôt jetée par dépit.

Le *State of Haryana* longea la côte indienne, cap au nord, dans une mer forte. Trois boutres, des vaisseaux arabes venus de la nuit des temps, les voiles en lambeaux gonflées par le vent, la coque rapiécée de bois d'épave fendait vaillamment la houle, remontèrent le navire qu'ils dépassèrent au plus près avant de disparaître.

Il avait hâte d'atteindre le bout de la ligne. Lorsqu'elle apprit qu'il ne débarquerait pas avec elle, Cynthia ne tenta rien pour le persuader mais elle ne lui adressa plus la parole.

La dernière nuit avant l'arrivée en Inde, la communauté indienne, avant qu'elle se disperse entre Goa et Bombay, se réunit à l'arrière du navire parmi les cabestans, les câbles et les taquets. En cercle, le visage impassible sous la lumière crue d'un projecteur fixé au sommet du mât de charge, un bâton dans chaque main, ils les frappèrent trois fois l'un contre l'autre sur un rythme lent puis, se tournant d'un quart de tour, ils

frappèrent un coup sec sur le bâton de leur partenaire à gauche. Après un gracieux pas de danse de côté, le cycle recommença en frappant cette fois le bâton sur celui du partenaire à droite. Il perçut quelque chose de macabre dans cette danse uniquement rythmée par des percussions.

Au réveil, le navire était déjà amarré à quai à Mormugoa, le port de Goa. Cynthia lui demanda une dernière fois, sans conviction, s'il voulait bien la suivre. « *Nous serions bien, sur la plage* » argumenta-t-elle en vain. Elle chargea sur son épaule sa besace lestée du pesant grimoire. Il la suivit des yeux qui descendait à pas mesurés la haute et raide échelle de coupée menant au quai, espérant peut-être qu'au dernier moment il pourrait chercher son sac à fond de cale et la rejoindrait. Les routards les plus accros aux joints, quittèrent eux aussi le navire. La plage de Goa était leur terre promise, leur paradis à portée de chillum.

Il aperçut Cynthia une dernière fois sur le quai, entraînée par le fourmillement coloré des centaines de passagers fraîchement débarqués et des familles venues les accueillir. Elle ne jeta pas le moindre coup d'œil en arrière. Il perçut à distance le ressentiment qui la taraudait. Il en éprouva de la culpabilité qu'il balaya bien vite. Il avait cessé de perturber sa vie.

Il passa une dernière nuit à bord du *States of Haryana*. Aux premières lueurs d'un matin frais apparut au loin la silhouette indécise, grandiose et déchiquetée de Bombay. La ligne des toits se précisa peu à peu à travers la brume marine. D'arrogantes formes tourmentées d'édifices néogothiques et de palais, mélange onirique d'Angleterre victorienne, d'Inde de maharajahs et d'urbanisme chaotique, se découpèrent sur le ciel délavé, cauchemardeux, d'une récente averse matinale. Bombay étalait sa démesure sur le front de mer. Il allait changer de continent, de vie et de voyage.

* * * * *